24 images

24 iMAGES

Péril en la demeure

Howards End de James Ivory

Gérard Grugeau

Number 62-63, September-October 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22595ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print) 1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Grugeau, G. (1992). Review of [Péril en la demeure / Howards End de James Ivory]. 24 images, (62-63), 92–92.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

HOWARDS END DE JAMES IVORY



La maison Howards End

PÉRIL EN LA DEMEURE

par Gérard Grugeau

R omancier britannique honoré de son vivant malgré le regard critique qu'il posait sur la société de son époque, E.M. Forster laisse transparaître à travers son oeuvre une véritable fascination pour les cultures étrangères (italienne dans A Room With a View, indienne dans Passage to India) et affiche une foi inébranlable en une nature humaine impulsive qui parvient à briser le carcan des conventions. Dans Aspects du roman publié en 1927, il définissait sa conception de la littérature en se référant à une intrigue, des personnages, de la fantaisie, des motifs et du rythme, le tout visant, comme dans le cas d'une symphonie, à faire de l'œuvre une partition singulière plus ample que la somme de ses parties. À travers ces quelques lignes d'introduction, on comprendra aisément les affinités électives qui unissent les univers de Forster et de James Ivory, l'un des plus européens des cinéastes américains. Après A Room With a View (1986), Maurice (1987) et aujourd'hui Howards End, Ivory porte pour la troisième fois Forster à l'écran. À la tête de sa compagnie indépendante et toujours entouré de ses fidèles collaborateurs (Ismail Merchant pour la production et Ruth Prawer-Jhabvala pour la scénarisation), cet adepte de l'adaptation littéraire (*Quartet* d'après Jean Rhys, *The Europeans* et *The Bostonians* d'après Henry James) signe ici une de ses œuvres les plus denses et les plus maîtrisées dont le classicisme de bon aloi atteint à ce sens de l'unité et de la beauté que Forster recherchait avec tant de ferveur.

Howards End est le nom d'une maison de campagne. Une maison autour de laquelle se noue la fiction qui voit s'affronter deux familles (les Wilcox et les Schlegel) aux valeurs fondamentalement différentes. Matérialisme et rationnalité pour les uns, culture, philanthropie et idées progressistes pour les autres. Deux familles donc et trois couples à l'ombre d'une demeure symbolique (microcosme de l'univers, miroir de l'être intérieur) qui a été détournée de sa véritable propriétaire. Jouant de l'immersion d'éléments allogènes (Helen la révoltée, Emma la bienveillante et Jacky la répudiée) dans une société cernée par le conservatisme, Ivory renoue avec ses thèmes favoris : grandeur et décadence des civilisations, oppositions de classe, filiation. Entre l'ouverture crépusculaire sur laquelle plane déjà la mort de Ruth Wilcox (Vanessa Redgrave) et le

plan final, aérien, où le laboureur creuse les sillons de la vie, la fiction met en scène une saisissante galerie de portraits (voir chez Forster les «flat characters» proches de la caricature et les «round characters» pétris de contradictions) qui révèle avec ironie et émotion l'essence d'une époque et d'une civilisation aux comportements fortement codifiés. Ivory excelle dans cette reconstitution d'un passé où les êtres et leur environnement (on connaît le soin que le cinéaste attache aux décors) entrent en subtile correspondance. Par l'imbrication de ses multiples intrigues, Howards End déploie un matériau romanesque d'une extrême richesse et admirablement servi par une distribution sans faille. Le couple formé par Emma Thompson et Anthony Hopkins impose avec naturel un plaisir du ieu de tous les instants. Ce matériau romanesque, la mise en scène de James Ivory le travaille comme une composition musicale dont les motifs narratifs récurrents et soumis à différentes temporalités répondent à une seule exigence : établir, installer la beauté par la force de la charge émotive et la transposition poétique. Ainsi, les champs de jacinthes sauvages accompagnent la tragique destinée de Leonard Blast. Le temps dilaté suspend son vol lors des séquences de confrontation des trois couples qui se font écho par la similitude de leur construction en plans fixes entrecoupés de fondus au blanc où vient se lover l'incandescence des affects. Il v a chez Ivory tout un art consommé de la direction d'acteurs qui fait de ces séquences capitales les points d'orgue d'une narration aux multiples registres. Plus proche de ses personnages qu'à l'accoutumée, le cinéaste se départit ici d'une certaine distance quelque peu affectée pour révéler sous le vernis des conventions ces moments insignes où «les hommes perdent la grâce» et apparaissent nus, vulnérables. La littérature selon Forster et le filmage selon Ivory se rejoignent dans un même foisonnement de l'être. Le cinéma dépasse alors le stade de la simple mise en images respectueuse et appliquée pour transcender le réalisme civilisé.

HOWARDS END

États-Unis 1992. Ré.: James Ivory. Scé.: Ruth Prawer-Jhabvala d'après E.M. Forster. Ph.: Tony Pierce-Roberts. Mont.: Andrew Marcus. Son: Campbell Askew. Décors: Luciana Arrighi. Mus.: Richard Robbins. Int.: Vanessa Redgrave, Anthony Hopkins, Emma Thompson, Helena Bonham Carter, James Wilby. 142 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.